

Zeitschrift: Films : revue suisse de cinéma
Herausgeber: Mediafilm
Band: - (2002)
Heft: 8

Artikel: L'homme aux gants blancs
Autor: Jaques, Pierre-Emmanuel
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-931240>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'homme aux gants blancs

En guise d'avant-goût à l'importante rétrospective dédiée à William Dieterle (1893-1972) qu'accueillera la Cinémathèque suisse dès la rentrée, son directeur, Hervé Dumont, nous permet de découvrir le cinéaste d'origine allemande dont le talent a enrichi la cinématographie américaine grâce à un ouvrage exhaustif qu'il vient de lui consacrer, *William Dieterle. Un humaniste au pays du cinéma*.

Par Pierre-Emmanuel Jaques

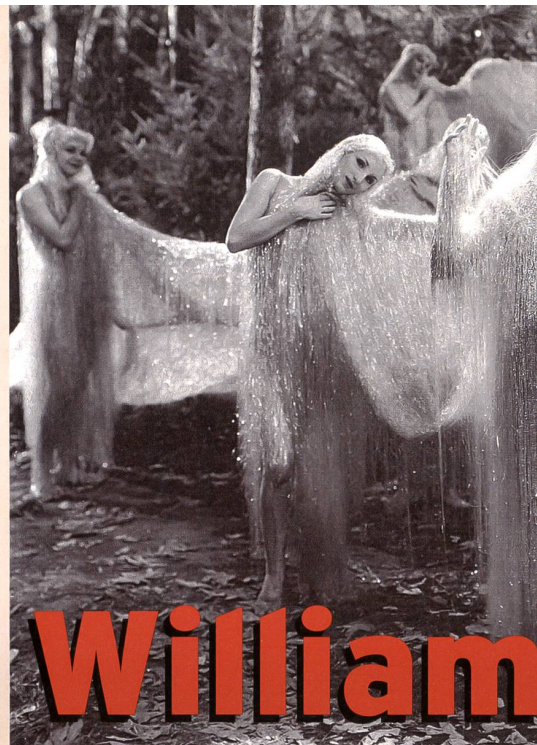
William Dieterle, un Allemand à Hollywood



C'est à l'occasion de la publication d'une étude très fouillée du directeur de la Cinémathèque suisse, Hervé Dumont, que va être présentée une rétrospective qui comprend seize films tournés entre 1931 et 1948. En consacrant une monographie à William Dieterle, Hervé Dumont poursuit une entreprise qu'il a initiée avec ses ouvrages sur Robert Siodmak et Frank Borzage, destinée à retracer la carrière d'auteurs fameux du cinéma américain tombés dans l'oubli.

Débuts allemands

Dans son ouvrage, Dumont révèle l'importance du théâtre dans la carrière de Dieterle. Celui-ci monte sur les planches dès 1911 pour intégrer, en 1920, la troupe de l'un des metteurs en scène les plus fameux, Max Reinhardt. Wilhelm Dieterle – il n'a pas encore anglicisé son prénom – jouit alors d'une réputation telle qu'on lui offre des rôles au cinéma et qu'il devient une star. Il poursuit parallèlement une carrière sur scène et dans les studios. Dès 1923, il réalise des films. Cette place prépondérante du théâtre, si elle s'amoindrit avec le temps, n'en reste pas moins centrale à plusieurs égards; Dieterle reprend ponctuellement son activité de metteur en scène aux Etats-Unis et il dirige une troupe de théâtre de 1968 à 1972, date de son décès.

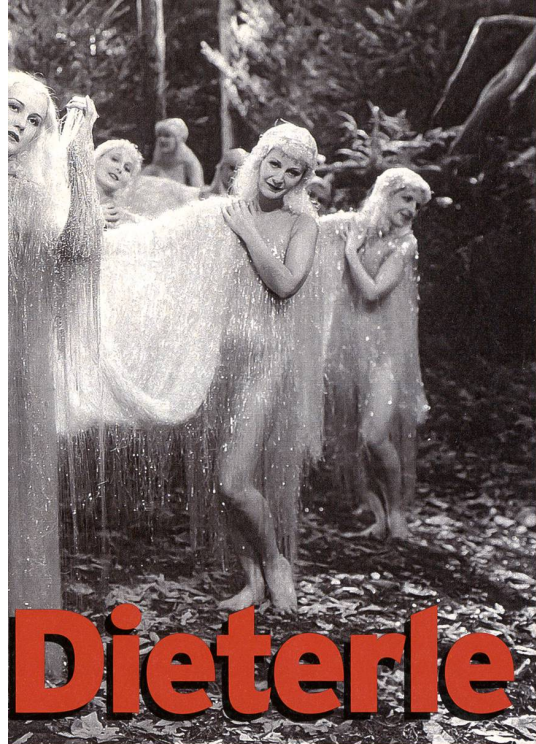


En 1935, il tourne, avec la collaboration de son maître Max Reinhardt, une adaptation de la pièce de Shakespeare «Le songe d'une nuit d'été» («A Midsummer Night's Dream»). Le film penche du côté de la féerie et puise son inspiration dans l'iconographie romantique allemande. Le travail sur les décors reste visuellement très frappant, notamment lors de scènes tournées dans une forêt recréée pour l'occasion dans les studios de Burbank. Le théâtre rend Dieterle attentif à des questions de mise en scène, entendue comme le placement des personnages dans l'espace et au jeu des comédiens, dirigés toujours très précisément.

Emigration à Hollywood

Durant les années 20, seule l'Allemagne dispose d'une industrie cinématographique dont l'envergure peut rivaliser avec les puissants studios hollywoodiens. La concurrence entre ces deux productions est rude, et, plutôt qu'une guerre sans merci, Hollywood a cherché à attirer les éléments les plus talentueux; l'Allemagne fournit un contingent extrêmement riche de cinéastes américains comme Lubitsch ou Murnau. Ce mouvement s'accélère au moment du passage du muet au sonore. Dieterle est justement engagé par la Warner Bros. pour tourner des versions allemandes. Il y retrouve comme directeur de production Henry Blanke, qui avait déjà produit son plus grand succès allemand, «Die Heilige und ihr Narr».

Au-delà de son engagement, c'est une même distinction qui se dégage des films de Dieterle, voire une certaine affectation, symbolisée par le port permanent d'une paire de gants blancs lors des tournages



Dieterle

Grâce au dépouillement des archives des studios et à celles de la famille du cinéaste, Dumont peut expliciter les rouages du studio et examiner le rôle assigné à Dieterle. Entre 1930 et 1935, la Warner lui confie des productions à petit budget. Il dirige alors plus de vingt films dans des genres divers, dont «The Last Flight» (1931) placé sous le signe de l'absurde. L'aptitude avec laquelle Dieterle tient ses engagements lui permet de se voir confier une production de prestige, au budget nettement plus élevé, comme «Le songe d'une nuit d'été», qui marque l'ambition culturelle et artistique du studio. Ses biographies de personnages fameux s'inscrivent dans cette lignée. Dieterle prend notamment les figures de Pasteur, Zola ou Reuter pour illustrer ses conceptions humanistes. Dumont souligne la complexité de «Juaréz» (1939), qui prend une tournure plus politique en défendant un message démocratique et anti-impérialiste. «Blocus» («Blockade», 1938) démontre un engagement encore plus tranché en prenant parti pour les républicains espagnols.

Engagé et distingué

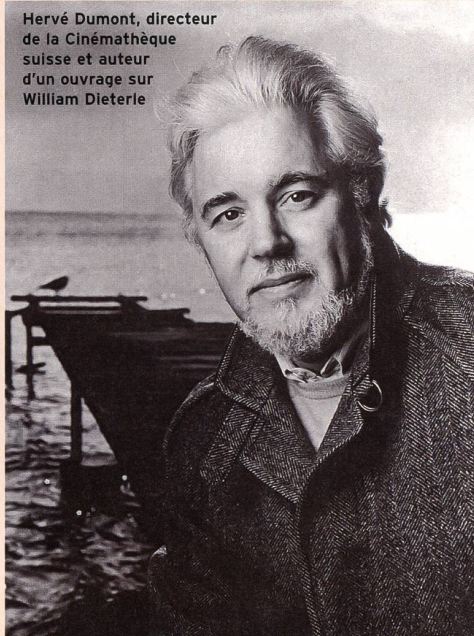
Souvent contraint d'accepter des besognes qui ne le satisfont guère, Dieterle préfère l'indépendance et délaisse la Warner Bros. En 1939, il réalise «Quasimodo» («The Hunchback of Notre Dame») pour la RKO, studio alors plus ouvert à l'expérimentation (il produira «Citizen Kane»). C'est le plus grand succès américain de Dieterle, et l'on ne peut qu'admirer l'extraordinaire performance de Charles Laughton en bossu difforme et hideux. En fondant en 1940 sa propre société de production, Dieterle cherche à accroître sa liberté artistique; mais les contraintes économiques sont rudes. Deux échecs commerciaux le contraignent à rentrer dans le rang. Il signe des films produits par Hal B. Wallis, vieille connaissance de la Warner dorénavant à

la Paramount, et pour le producteur indépendant David O. Selznick, dont «Portrait de Jennie» (1948), qui est considéré par plusieurs commentateurs comme son plus beau film (un peintre tombe amoureux d'une jeune modèle qui s'avère morte depuis dix ans). Dans les années 50, les échecs commerciaux limiteront terriblement sa carrière et Dieterle se verra contraint de tourner pour des studios de moindre envergure avant de regagner l'Europe où il dirige encore quelques films.

Cette carrière illustre aussi bien une intégration réussie au sein d'un système de production contraignant, mais efficace – les films Warner de Dieterle ne se différencient pas fondamentalement des autres productions de ce studio –, qu'un talent plus personnel. La qualité de ses films doit beaucoup à la collaboration d'un décorateur comme Anton Grot ou aux éclairages d'un Tony Gaudio. Les studios, par contre, imposent des sujets qui ne satisfont guère le réalisateur et il est trop souvent contraint d'accepter des besognes. S'il se dégage cependant une unité de ses films américains, c'est grâce à cette persévérance à aborder des thématiques engagées. Toute son œuvre est marquée par des convictions humanistes qui lui valent une réputation d'homme de gauche à Hollywood et qui expliquent dans une large mesure les difficultés qu'il rencontre dans les années 50, quand se déchaîne un anticommunisme extrême. Au-delà de cet engagement, c'est une même distinction qui se dégage des films de Dieterle, voire une certaine affectation, symbolisée par le port permanent d'une paire de gants blancs lors des tournages. ■

«William Dieterle. Un humaniste au pays du cinéma» par Hervé Dumont. Paris, CNRS Editions et Cinémathèque française, 2002.

Cycle William Dieterle, Cinémathèque suisse, Lausanne. Dès le 1^{er} octobre. Renseignements: 021 331 01 01.



Hervé Dumont, directeur de la Cinémathèque suisse et auteur d'un ouvrage sur William Dieterle

Satyajit Ray, l'humaniste bengali

Le CAC-Voltaire à Genève rend hommage au grand cinéaste indien en projetant une quinzaine de ses films.

Par Laurent Asséo

Il y a dix ans mourait Satyajit Ray, né à Calcutta en 1921, auteur et metteur en scène de trente-six films. Issue d'une famille d'artistes, cette immense figure du Bengale composera également et signera un certain nombre de nouvelles. Au milieu des années 50, Ray se fait connaître par «La trilogie d'Apu» qui décrit l'enfance, l'adolescence et le mariage d'un garçon de la campagne émigré à la ville. Avec ce triptyque influencé par le néoréalisme et réalisé en décors naturels, le jeune cinéaste se démarque radicalement de la production commerciale indienne. Ancrés dans le présent ou le passé récent, ses films se caractérisent par une approche à la fois sensuelle, prosaïque et poétique de la réalité quotidienne. Son classicisme sensible, son goût de l'harmonie et de la musicalité des images en font un impressionnant créateur apollinien, en opposition au dionysiaque Ritwik Ghatak, l'autre grand cinéaste indien.

Les films de Ray expriment l'esprit de la «renaissance bengali», mouvement intellectuel de la fin du XIX^e siècle qui exalte la culture indienne classique et dénonce, au nom d'une rationalité occidentale, l'archaïsme du système des castes. L'une des figures les plus illustres de ce mouvement fut l'écrivain Rabindranâth Tagore, dont Ray transpose plusieurs récits sur grand écran, notamment «Trois femmes» («Teen Kanya», 1961). Dans le magnifique «La déesse» («Devi», 1960) ou dans le foudroyant «Délivrance» («Sadgati», 1981), il s'attaque à l'obscurantisme religieux et aux superstitions. Cet intellectuel humaniste, intraitable lorsqu'il pourfend l'injustice et l'oppression, se fait aussi féministe dans «La grande ville» («Mahanagar», 1963) ou «Charulata» (1964). A côté de ses œuvres pour adultes, il tourne également deux films féeriques, véritables comédies musicales et récits d'aventures pour les enfants: «Le dieu éléphant» («Joi Baba Felunath», 1978) et «Le royaume des diamants» («Heerak Rajar Deshe», 1980). La filmographie de Satyajit Ray reste l'une des meilleures images de l'Inde du XX^e siècle. ■

Rétrospective Satyajit Ray, CAC-Voltaire, Genève. Jusqu'au 11 août. Renseignements: 022 320 78 78.



CINEMATHEQUE SUISSE
SCHWEIZER FILMARCHIV - CINETECA SVIZZERA



Photo: *Once Upon a Time in the West*



CINEMATHEQUE SUISSE
SCHWEIZER FILMARCHIV - CINETECA SVIZZERA



Photo: *Some Like It Hot*

JUILLET **AOUT** 02

n° 201 **CINEMATHEQUE SUISSE**

SCHWEIZER FILMARCHIV CINETECA SVIZZERA SWISS FILM ARCHIVE

n° 201

 **Intégrale A**

 **Cycle Clint**

 **Hommage**

 **Intégrale Autant-Lara II**

 **Cycle Clint Eastwood II**

 **Hommage à Billy Wilder**

 **Horizons lointains**

Open air 02

«Les grands espaces»